

les ruades que lançait le banquier. L'n vocat monta sur une chaise et voulut pérorer. Des exclamations furieuses couvrirent la voix de l'orateur réduit à protester. Tout à coup un nouveau personnage parut dans la salle. Chacun se retourna et vit l'impossible figure de Rouilloux.

Un grand changement venait de s'opérer dans la tournure et les manières du scribe taciturne; il était vêtu d'un magnifique habit noir, dont la boutonnière était décorée de trois croix; sur son gilet blanc s'étalait un large cordon rouge auquel pendait une étoile de diamants; il portait haut la tête; ses yeux, ternes et vitrés, avaient retrouvé de puissantes étincelles au fond de leurs orbites; un air d'impassible autorité régnait dans son regard et dans son geste, et quand d'une voix ferme, haute et résonnante il eut crié :

— Silence !

Presque tremblants ils reprirent la place qu'ils occupaient avant la lutte, comme une troupe d'écoliers, mutins en l'aspect imprévu du maître frappe d'une crainte respectueuse, qui se traduit par un mutisme embarrassé, joint à l'immobilité la plus complète. Désirant sans doute ajouter un dernier trait de ressemblance au tableau :

— Que se passe-t-il ici ? — demanda Rouilloux en fronçant les sourcils.

Personne n'osa répondre.

— Et cependant, messieurs, poursuivait-il, on se battait quand je suis arrivé.

Le général n'y put tenir plus longtemps.

— Ah ça, Monsieur, dit-il, vous le prenez sur un ton un peu haut, ce me semble, et malgré les décorations et l'habit neuf dont il vous plaît d'affubler votre personne, vous ferez bien de nous apprendre à quel titre vous venez nous imposer là loi.

A cette déclaration vigoureuse, Langeau oublia ses affronts, Hideux retrouva son courage, et tous deux, suivis de l'avocat, se groupèrent derrière le général en soutenant qu'ils ne s'en laisseraient point imposer par un inconnu. Le docteur lui-même ouvrit la bouche à des paroles qui n'arrivèrent pas jusqu'à ses lèvres, et Michaël, relevant la tête, osa fixer ses yeux sur le scribe. Celui-ci leur jeta à tous un regard de froid mépris et sans daigner répondre directement à aucun.

— Messieurs, dit-il, un mot de moi a suffi pour vous retirer des mains de la police que vos antécédents ne vous permettaient pas d'affronter sans danger. D'après mes ordres, vous êtes venus trouver ici un M. Georges qui s'est fait un peu attendre parce que des soins plus importants l'ont retenu ailleurs; mais enfin je suis libre...

— Ce Georges, c'est donc vous ? — demanda Lourdeau.

— Vous m'interrompez, Monsieur ! — reprit Rouilloux étonné.

— Veuillez abrégier, — observa insolemment Polissand.

Rouilloux haussa les épaules, s'approcha de la table, prit une chaise, et tirant de sa poche un portefeuille :

— Général, — continua-t-il, — commençons par vous.

— En quoi puis-je vous obliger ? — fit le comte Lourdeau en ricannant d'une façon triviale.

— Si vous aviez daigné jeter les yeux sur le *Moniteur* d'aujourd'hui, vous auriez appris votre nomination à la chambre haute, — continua Rouilloux.

— Qu'est-ce ?

— Lisez.

Et tirant de sa poche un journal, il l'étendit sur la table, et, frappant la feuille du revers de la main :

— Voici, — dit-il au général.

Celui-ci s'approcha d'un air sceptique, et, avec un sourire railleur, il parcourut la colonne indiquée.

— Oh ! — s'écria-t-il tout à coup en étouffant de bonheur. Il pâlit, chancela, se passa la main sur le front, leva les bras au ciel, et, sautant au cou de Rouilloux, l'embrassa tendrement et fondit en larmes. Rouilloux, plus impassible que jamais, se débarrassa des étreintes de Lourdeau, et, prenant dans son portefeuille une poignée de billets de banque, il en compta vingt-huit qu'il jeta à M. Hideux.

— Prenez, dit-il.

Le journaliste poussa un sifflement d'allégresse; et blême, les cheveux hérissés, les yeux hors de la tête, se précipita sur l'argent.

— Voici votre nomination à l'hospice par vous désigné, — dit encore Rouilloux en remettant un papier au docteur.

Celui-ci trébucha, puis, grâce à Michaël, retrouva son aplomb, et s'empara du papier qu'il se prit à contempler avec une expression béate.

Académie des Sciences.

ASTRONOMIE. — Dans une des dernières séances de l'Académie, M. Faye a communiqué à l'assemblée une controverse agitée entre lui et M. Struve, le célèbre astronome de Poulkova, à propos des parallaxes de la 1830^e Groombride, et de la 61^{me} du Cygne. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette discussion intéressante, mais qui nous conduirait trop loin; nous nous contenterons d'en extraire quelques notions, qui montrent une fois de plus avec quelle merveilleuse grandeur s'exécutent, dans les espaces stellaires, les révo-

lutions qui, peu à peu, modifient l'état du ciel, et qui, malgré l'incomparable immensité des résultats qu'elles produisent, échappent presque à nos regards.

M. Faye se trouve en désaccord avec M. Wichman sur le calcul de la parallaxe de la 1830^e Groombride. Le premier obtient 1^{er}05, le second 0^{er}182. M. Faye apprécie comme il suit les faits improbables, selon lui, qui résulteraient du chiffre de M. Wichman. Il en faudrait conclure que cette étoile parcourait chaque année une distance égale à ses rayons de l'orbite terrestre, et aurait ainsi une vitesse triple de celle de la 61^{me} du Cygne, et six fois plus grande que celle de la terre, c'est-à-dire 47 lieues 1/3 par seconde, vitesse qu'on n'a trouvée jusqu'ici qu'aux comètes qui passent très-près du soleil. Elle serait d'ailleurs à une telle distance de notre planète que la lumière, qui parcourt, comme on sait, 73,000 lieues par seconde, n'arriverait d'elle à nous que dans un temps qui aurait suffi à cette étoile pour franchir un espace égale à 695 rayons de l'orbite terrestre, de telle sorte qu'elle serait, en réalité, à 27,000 millions de lieues de la place où nous la voyons aujourd'hui.

Ces résultats, nous le répétons, paraissent à M. Faye tout à fait improbables, et les calculs auxquels il s'est livré lui-même pour déterminer la parallaxe de l'étoile d'Argelander, l'amènent à conclure que son mouvement est six fois moindre que ne le pense M. Wichmann, c'est-à-dire à peu près égal à celui de la terre.

Quel qu'il soit, toutefois, dans l'état de la science, il est encore inexplicable, et pour lui assigner une cause, M. Faye ne trouve rien de mieux que de recourir à la grande hypothèse de M. Mædler, celle en vertu de laquelle un soleil central présiderait à ces révolutions mystérieuses.

Poursuivant encore plus loin ses investigations intéressantes, et abandonnant pour un moment la discussion de la parallaxe, M. Faye cherche quelle doit être, dans un avenir plus ou moins éloigné, la marche de l'étoile d'Argelander, à ne tenir compte que de son mouvement apparent, qui repose, selon lui, sur des éléments incontestables, et qui est de 11⁴² 5 par siècle, dans la direction d'un grand cercle qui fait, avec le cercle de déclinaison de l'étoile en 1840, un angle de 144° 32' 5. Voici sa conclusion. " Si l'on prolonge indéfiniment l'arc du grand cercle parcouru par l'étoile, de manière à tracer sur la sphère la série des points qu'elle occupera successivement dans la suite des siècles, on arrive à une région remarquable, occupée par un amas d'étoiles qu'on nomme la *Chapelet de Bérénice*, et l'on peut affirmer que si le mouvement de la 1830^e Groombride ne se ralentit pas, s'il ne change pas de direction,